

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 35 (1963)

Heft: 11

Artikel: Les polders du lac Yssel : expériences de planification et de création d'un milieu

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-125513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les polders du lac Yssel

Expériences de planification et de création d'un milieu.

20

Introduction

Bien que, dans notre époque de voyages dans l'espace, notre puissance d'émerveillement et d'admiration pour les réalisations techniques s'émousse beaucoup, de nombreuses personnes sont toujours captivées par le projet néerlandais des polders du lac Yssel. La fermeture de cette mer intérieure, l'assèchement de 225 000 ha. de terres à l'intérieur de celle-ci, leur mise en culture, la construction et la colonisation de cette nouvelle région conquise, tout cela fait que chaque année des milliers de personnes accourent de toutes les parties du monde pour voir cela de leurs propres yeux. Elles sont accueillies par les Néerlandais, qui travaillent à la création et à la mise en valeur de cette région, et la leur font visiter et si elles le désirent, elles rapportent chez elles une brassée de publications de tous formats, qui leur fournissent un trésor d'informations sur ces travaux.

Malgré les excellents renseignements ainsi fournis aux visiteurs, l'expérience démontre que des questions sont soulevées dont la réponse n'est pas tellement facile à trouver dans le flot d'informations fournies. Ils trouvent certains éléments absolument incompréhensibles et illogiques, le motif de certaines façons de faire leur paraît obscur et ils éprouvent parfois un certain sentiment de dépit qui leur arrache l'exclamation suivante: «C'est très intéressant ce que les Néerlandais font là, mais finalement qu'est-ce que cela peut me faire personnellement?»

Ce résultat n'est pas surprenant, car un projet qui se déroule dans le temps depuis déjà près d'un demi-siècle et qui, proportionnellement à un petit pays comme les Pays-Bas, est d'une ampleur énorme, ne peut être séparé de l'ensemble de la culture et de l'histoire néerlandaises. Que cela arrive souvent peut être expliqué tout simplement par le fait que ceux qui travaillent quotidiennement à ce projet ne sont pas conscients de la particularité de leur culture. Chacun est enclin à se considérer normal, ainsi que ce qui l'entoure. On ne donne généralement d'explications que sur ce que l'on considère soi-même extraordinaire. C'est probablement pour cette raison que l'information dont nous avons parlé passe parfois à côté du but qu'elle se propose.

Le mal que nous venons de signaler n'existe d'ailleurs pas de façon uniforme pour tous les aspects des travaux du lac Yssel. Les agronomes, les hydrauliciens, en somme tous les techniciens se comprennent en général bien au niveau scientifique, bien qu'ils appartiennent à des cultu-

res différentes, qui peuvent susciter entre eux une barrière difficile à franchir au point de vue politique, religieux ou sur tout autre terrain social. Surtout en ce qui concerne les aspects sous lesquels les questions sociales et psychiques jouent un rôle, les faits ne parlent pas toujours d'eux-mêmes, et les chances de malentendus augmentent plus les différences entre les Pays-Bas et le pays d'origine du spectateur sont grandes.

En urbanisme, ou plus largement encore, dans la planification du territoire, l'aspect social et psychique joue un rôle très important. Cet article s'adresse particulièrement à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, où que ce soit dans le monde, s'occupent professionnellement des problèmes touchant au domaine de l'aménagement du territoire. Peut-être cette aspiration est-elle très ambitieuse, peut-être n'aura-t-elle qu'un succès partiel, mais notre intention est de faire une description de l'évolution de la planification dans les polders du lac Yssel, qui contribue plus à la compréhension qu'à la connaissance. Là où cela est indispensable, des données techniques et des statistiques seront fournies, mais nous n'essaierons pas de donner un aperçu complet, ni un inventaire des faits concrets. Notre but principal est de relater comment la planification a évolué, au cours des années, d'un début timide et modeste en une technique et un art fondés sur la recherche scientifique qui englobe dans son œuvre tous les aspects de la société humaine.

En indiquant chaque fois pourquoi, à un certain moment, une certaine direction a été prise, dans quelle mesure cela a été dû aux conditions régnant à l'époque ou à d'autres raisons spécifiques, nous nous efforcerons de rendre intelligible le processus d'évolution constaté.

Si nous y réussissons, les auteurs auront, tout d'abord, payé la dette qu'ils reconnaissent avoir à l'égard de tous les visiteurs venus des Indes, d'Égypte, d'Israël, du Ghana et d'ailleurs, et qu'ils ont dû laisser quitter la région des polders avec un sentiment d'insatisfaction.

En second lieu, cet article pourra peut-être contribuer au succès des nombreux et importants projets d'aménagement entrepris actuellement dans les pays auxquels appartiennent ces visiteurs. Non point parce que les polders du lac Yssel, en tant que tels, devraient être pris par eux comme exemple à suivre mais parce que l'historique de tant d'années d'expérience dans le domaine de la planification, même de celles qui ont été pénibles et nuisibles, peut être riche d'enseignements et permet de tirer des conclusions dont la signification dépasse le cadre régional ou national.

Aperçu historique et premières expériences

Le sol d'une grande partie des Pays-Bas est situé à un niveau si bas que, sans l'intervention de l'homme, plus du tiers du pays serait inondé par la mer. Au début de notre ère, la région de dunes longeant la côte offrait assez de protection pour que les terres basses situées derrière elles soient plus ou moins habitables. Toutefois, plus tard la mer perça en divers endroits les dunes de ce «rempart côtier», ce qui provoqua la perte de vastes terrains et exposa d'autres régions à des inondations continues. Pour se défendre, les habitants de ce pays ne surent, tout

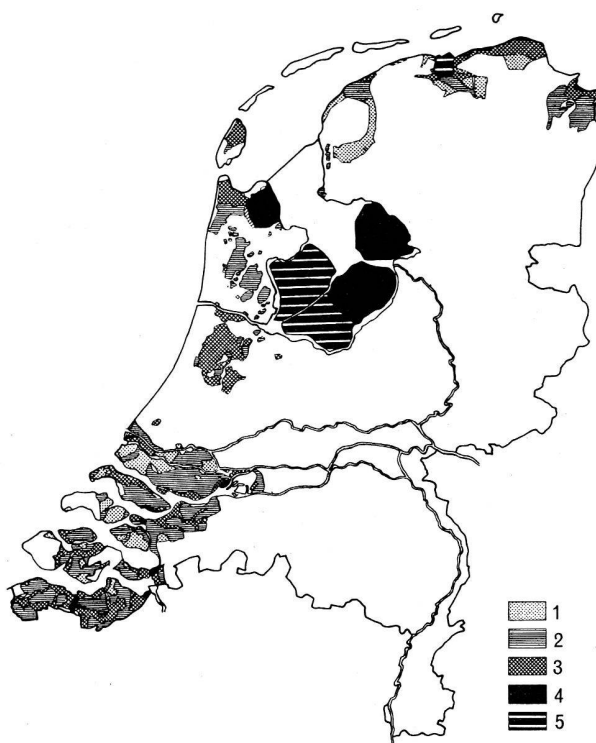


Fig. 1. La poldérisation au cours des siècles

1. XIV^e siècle; 2. XV^e, XVI^e, XVII^e siècle; 3. XVIII^e, XIX^e siècle; 4. XX^e siècle; 5. En préparation.

d'abord, qu'élever des collines artificielles en terre, sur lesquelles, en cas de danger, ils se retiraient en emmenant leur bétail. Mais lorsque des sociétés mieux organisées le permirent, on alla plus loin dans la lutte contre l'eau; on construisit en commun des digues, des levées en terre, qui tinrent bon contre l'eau. Des lopins de terre furent entou-

Fig. 2. Les Pays-Bas sans digues

1. Terres qui seraient inondées sans la présence des digues fluviales.
2. Terres qui seraient inondées sans la présence des digues.



rés de ces digues et l'on peut ainsi les conserver à sec de façon permanente (fig. 1 et 2). Les bases de la technique qui conduirait plus tard à la création des polders modernes furent ainsi posées. Il ne s'agit, au début, que de petites surfaces; puis, de plus grandes. Cela ne devint possible que grâce à la création des «administrations de polders», organismes de droit public dont les dirigeants possédaient un grand pouvoir. Les directions de polders régissaient l'hydraulique, prélevaient des impôts dans ce but, et pouvaient, en cas de nécessité, appeler les habitants du polder à prêter leur concours. On trouva des moyens pour évacuer vers des écluses l'eau excédentaire amenée dans les polders par les pluies, et les infiltrations, grâce à un réseau de fossés et de canaux et à la déverser ainsi dans les eaux extérieures. Naturellement cela ne pouvait avoir lieu que si cette eau extérieure était, à marée basse, d'un niveau moins élevé que l'eau du polder.

Un grand progrès fut accompli aux environs de 1500 lorsque les moulins à vent furent utilisés comme mécanisme de commande pour des installations capables de transférer l'eau d'un niveau en contrebas à un niveau plus élevé. Grâce à cette technique de «pompage», il devint possible d'assécher des régions constamment situées au-dessous du niveau de la mer (fig. 3). La technique fit, dans ce domaine de tels progrès, qu'il devint théoriquement

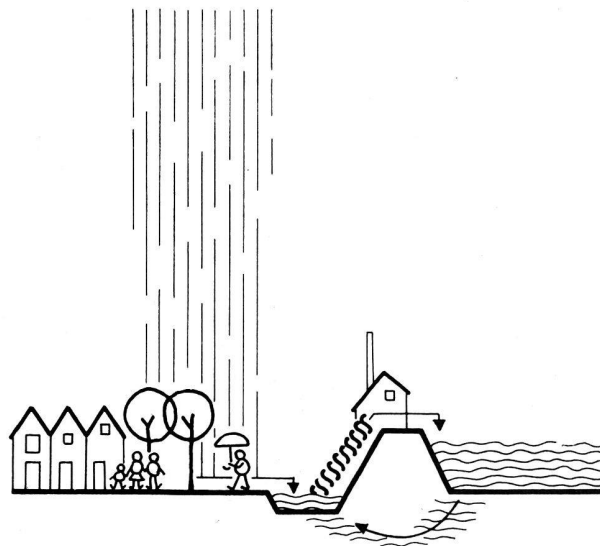


Fig. 3. Coupe d'un polder.

possible d'assécher de grands lacs. Mais de telles entreprises exigeaient des investissements importants de capitaux et ne pouvaient, en conséquence, être assumées simplement par les riverains.

Cette situation changea au XVII^e siècle lorsque, par suite d'un très grand essor du commerce maritime, des négociants d'Amsterdam et d'autres villes néerlandaises amassèrent de gros capitaux qu'ils cherchèrent à utiliser. Ils trouvèrent cette possibilité dans l'assèchement des lacs situés en Hollande septentrionale. Il en résulta des polders allant jusqu'à 7000 ha. de superficie, dotés d'un sol très favorable à l'agriculture et qui étaient situés parfois plus de 3 m. au-dessous du niveau de la mer. C'est ici, dans ces entreprises véritablement immenses pour l'époque, que nous voyons pour la première fois la planification du territoire telle que nous l'avons définie

dans notre introduction. Sur les plans de lotissement des colmatages les plus anciens, on peut voir distinctement comment les riverains défrichèrent personnellement les terres mitoyennes à leur propriété et s'en assurèrent la possession. Maintenant, sous une direction centrale pour toute la région, il en va autrement. On peut établir un plan rationnel pour la répartition d'une telle région.

Le Beemster (1612), 7000 ha., en fournit un bon exemple. Un plan de routes et de fossés en échiquier le divisait en blocs de 800 m. \times 800 m. (la «quatersection» américaine par conséquent). Bien qu'un paysage acceptable ait été obtenu dans ces régions compte tenu des normes actuelles il y a des remarques à faire au point de vue de la planification. Mais nous ne nous attarderons pas sur ce point.

Une période de calme dans les assèchements de terrains succéda à l'activité du XVII^e siècle; mais au XIX^e siècle, un grand travail fut de nouveau entrepris, à savoir la polderisation du lac de Haarlem, d'une superficie de 18 000 ha. Un des motifs qui avait déjà joué un rôle dans les autres entreprises devint ici le motif principal: on souhaitait être délivré du danger continu que ce lac présentait lors des tempêtes par les inondations et les ravages qu'il exerçait sur les côtes de la région avoisinante. Etant donné que le motif de gain, important dans une époque où la demande de terres agricoles était grande, ne figurait pas en première place, il n'est pas étonnant que les entrepreneurs privés manifestèrent peu d'empressement à cette affaire. Poussé par la nécessité, nous verrons ici, pour la première fois dans l'histoire néerlandaise, l'Etat agir lui-même en qualité d'assécheur de terres.

La technique avait fait de nouveaux progrès: les moulins à vent traditionnels furent remplacés par la vapeur, ce qui permit de mieux dominer les opérations de pompage, libérées des conditions atmosphériques, et l'on pouvait par conséquent régler à volonté le niveau de l'eau dans le polder. Mais, en revanche, peu de progrès avaient été accomplis dans la technique de la planification.

Il faut se souvenir que le polder a été asséché en 1852, époque où le libéralisme était à son apogée; on ne voulait rien savoir d'une ingérence des autorités dans la vie économique et sociale. Les autorités ne firent donc guère plus que de mettre à exécution un plan de lotissement qui consistait en une répartition des terres en parcelles agricoles de 200 m. \times 1000 m., groupées en blocs, limitées par des routes de 2 à 3 km. A deux endroits, sur le canal principal qui traverse le polder dans sa longueur, des villages furent envisagés dont celui qui est situé le plus au nord, au croisement de deux canaux, se développa le plus rapidement et devint le village principal. Bien qu'un lotissement semblable soit la caractéristique de grandes parties du Nouveau-Monde, et qu'on l'y rencontre sur de bien plus vastes superficies, le paysage qui se trouve ainsi créé a été, et est toujours considéré par de nombreux Néerlandais comme un summum de manque d'imagination et un élément à peine supportable de l'ensemble néerlandais. En outre, toutes sortes d'autres imperfections du polder apparurent rapidement. C'est ainsi que le relief du sol était si accidenté que si l'on maintenait l'eau à un niveau uniforme la sécheresse faisait son apparition à un endroit et une humidité excessive à un autre. De même que

les assèchements précédents, ce polder était aussi typiquement considéré comme un projet isolé; aucun compte ne fut tenu, lors de la construction des ponts et des routes, de leur raccordement avec le réseau routier des terres riveraines. Immédiatement après l'assèchement, les terres furent vendues à des particuliers; on abandonna le développement de la région aux nouveaux habitants. Cela fut la cause d'une période de début extraordinairement difficile. Les équipements les plus élémentaires manquaient, le logement des travailleurs agricoles était nettement insuffisant. On éprouva bien des déboires et nombreux furent ceux qui quittèrent la région, ruinés et déçus. En elles-mêmes ces anomalies ne sont pas singulières pour cette époque; on les trouve dans toutes les régions nouvellement exploitées de même que dans les régions où la grande industrie se développa rapidement.

Nous avons brossé ce rapide tableau pour faire ressortir que les Néerlandais, à la veille du début des travaux du lac Yssel disposaient déjà d'une bonne dose de sagesse due à l'expérience.

Mais remontons maintenant un peu le cours de l'histoire. Au temps des Romains, il était fait mention de l'existence du lac de Flevo au nord des Pays-Bas. Ce lac n'était pas particulièrement grand, ses rives étaient habitées. Au Moyen Age, la situation était tout autre; la mer a causé d'énormes ravages; derrière la rangée septentrionale d'îles – reste de l'ancien mur côtier – se trouve une mer intérieure qui s'avance presque jusqu'au centre du pays. C'est le Zuyderzee, peu profond, ne dépassant généralement pas 5 m., mais vaste et devenant un danger pour le voisinage au moment des tempêtes et des grandes marées. On pouvait supposer que le fond de cette mer pourrait fournir une terre excellente pour l'agriculture. Faut-il s'étonner, étant donné la tradition d'assécheur de terres, de ce que des regards audacieux se soient fixés sur cette mer? Dès 1667, un premier plan d'assèchement avait été publié, mais comme l'avion de Leonard de Vinci, il était venu un peu trop tôt. Même s'il avait provoqué de l'intérêt, il n'aurait pas été techniquement réalisable. Mais au XIX^e siècle, l'idée fut prise au sérieux. Des plans furent publiés de temps à autre, des concessions même demandées au gouvernement. Parfois, on revint à la charge avec de nouveaux arguments pour renforcer la proposition: en 1848, on veut soulager ainsi la misère qui règne dans les campagnes et l'on y voit aussi la possibilité de compenser la perte de la Belgique qui vient de se séparer des Pays-Bas. En 1877, la prospérité a beaucoup augmenté, il existe des capitaux et les prix des terrains sont élevés; raison de plus pour commencer les travaux. Toutefois, l'Etat ne manifeste aucun intérêt. Quelque temps plus tard, une Commission gouvernementale est cependant instituée pour examiner les possibilités, mais la grande crise agricole de 1880 y met un terme. Pourtant, l'idée continue à faire son chemin. En 1886, sur initiative privée, l'Association du Zuyderzee est fondée, qui prend sérieusement en main l'étude des possibilités offertes. Le secrétaire de cette association était l'ingénieur C. Lély. Il publia un plan dans lequel il attirait l'attention sur l'importance de la fermeture du Zuyderzee pour l'hydraulique du pays. Dans ces temps de malaise, il effleura à peine la question de l'acquisition de nouvelles terres. Il insista

de façon répétée sur l'intérêt général et les autorités commencèrent à s'y intéresser, surtout lorsque C. Lély devint ministre des travaux publics et put ainsi défendre son propre plan devant le Parlement. Il le fit pour la première fois en 1901, mais dut patienter jusqu'en 1918 pour voir adopter la loi concernant la fermeture et l'assèchement du Zuiderzee.

Ce n'est pas par hasard que la décision fut prise justement en 1918 de mettre enfin ce plan à exécution: la première guerre mondiale avait fourni quelques nouveaux arguments. Le blocus du commerce maritime avait appris aux Néerlandais, de manière pénible, combien vulnérable est un pays qui doit importer des produits alimentaires pour vivre. On souhaitait vivement augmenter la surface agricole du pays. Ce plan procurerait une augmentation de 10% des terres cultivables. De plus, en 1916, un ouragan avait causé de graves dommages résultant d'inondation à la région côtière du Zuiderzee. A un argument en faveur de l'acquisition de terres nouvelles était venu s'ajouter un argument en faveur de la fermeture.

Le plan comportait la construction d'une digue dans le «goulot» du Zuiderzee, d'une longueur de près de 30 km. Des écluses de décharge, ménagées dans cette digue, assureraient l'écoulement des surplus d'eau qui se produiraient dans la partie fermée – appelée désormais lac Yssel – par suite de l'apport d'eau provenant de la région avoisinante et surtout de la «marraine» de ce lac, la rivière Yssel, une des branches du Rhin. Dans le lac, quatre polders d'une superficie totale de 225 000 ha. pourraient être créés. Entre ces polders des ouvertures seraient conservées pour permettre l'écoulement des eaux et la navigation, tandis que le nord et le centre du lac demeuraient ouverts, en partie parce qu'il ne s'y trouverait probablement pas de terres pouvant convenir à l'agriculture, en partie parce qu'une superficie assez vaste serait nécessaire pour servir de réservoir en temps de grand apport et de faible possibilité d'écoulement. Après la fermeture, le lac Yssel s'adoucirait au bout d'un petit nombre d'années et, en conséquence, un précieux réservoir d'eau douce se constituerait en son centre, réservoir indispensable dans un pays où l'eau de mer s'infiltrait par les écluses et les canaux dans les régions agricoles et horticoles situées au-dessous du niveau de la mer, et y produit des dommages dus à la salinisation. Il ne serait pas non plus nécessaire de dessaler les terres des nouveaux polders, déjà adoucis.

Outre les avantages déjà cités concernant l'hydraulique, la digue de fermeture offrait celui d'une énorme réduction de la ligne côtière, ce qui rendait la défense des côtes moins coûteuse et de plus elle créait un meilleur moyen de communication entre le nord-ouest et le nord-est du pays. Aujourd'hui, en 1963, plus de septante ans après l'établissement du plan de Lély, alors que plus de la moitié de celui-ci est exécutée, on travaille toujours, dans les grandes lignes, d'après les directives qu'il a données (fig. 4 et 5). C'est pourquoi nous avons trouvé juste de le nommer dans cet article.

Après l'adoption de la loi, les choses semblèrent aller rapidement. Le Ministère des travaux publics institua en 1919 un Service des travaux du Zuiderzee qui reçut pour tâche de prendre en main les travaux hydrauliques. Toutefois, une courte crise fit stagner les travaux après

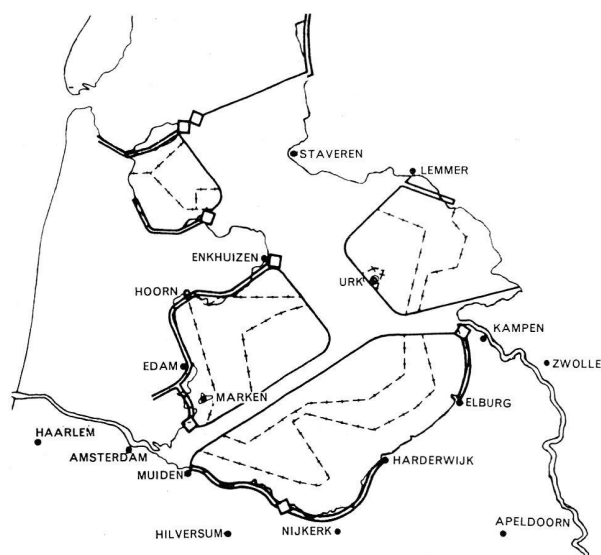
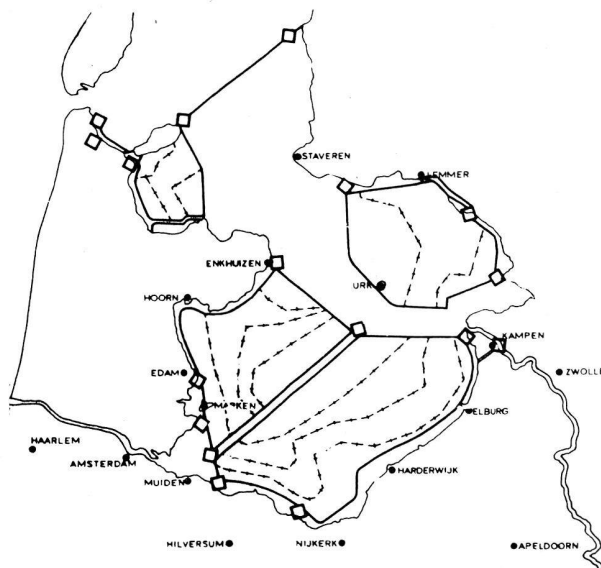


Fig. 4. Le plan de l'ingénieur Lély pour la fermeture et la poldérisation du Zuiderzee (1918).

la première guerre mondiale. Mais les études furent continuées. On ne se mit pas à l'œuvre en un jour, on s'efforça de tirer la leçon des expériences acquises au cours des précédents assèchements. L'Etat avait adopté un point de vue plus social: on désirait éviter que les colons des futurs polders aient à faire face à une existence aussi dure. On accorda aussi beaucoup plus d'attention à la mise en place. Il ne s'agissait plus seulement d'acquérir une certaine quantité de terre arable, bien que le premier polder fût créé pour cette raison, mais aussi de la création d'une région esthétique dans laquelle on pourrait vivre agréablement et où l'on aurait plaisir à se trouver. Cela était parfaitement dans la ligne de l'évolution sociale qui avait, à la même époque, amené la création de la profession de planificateur. C'était là une réaction à l'évolution chaotique du XIX^e siècle qui avait suivi la révolution industrielle. C'est ainsi qu'à côté de commissions surtout occupées des aspects agronomiques de la poldérisation, nous trouvons aussi, vers 1920 et les années suivantes, une

Fig. 5. Le plan de poldérisation en 1925.



Commission d'initiative privée se consacrant au «paysage futur» des polders du lac Yssel.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, où ces nouvelles conceptions ont conduit et ce que ces commissions ont accompli.

Dans le présent chapitre nous désirons encore amener le lecteur jusqu'au point où l'assèchement du Wieringermeer devint un fait accompli.

Comme nous l'avons dit, les travaux ne firent pas beaucoup de progrès au début, mais en 1925 les choses furent prises en main avec énergie. Afin de pouvoir procéder à des études poussées, un petit polder d'essai fut endigué et, en 1927, commença la construction de la digue de fermeture, qui fut fermée en 1932. Simultanément, on commença l'endiguement du Wieringermeer. Ce polder, qui fut par conséquent terminé avant la fermeture, c'est-à-dire en eau salée, fut complètement asséché en 1930.

Nous ne parlerons pas beaucoup de la technique de la poldérisation, de la construction des digues et du pompage; nous considérons qu'elle sort du sujet que nous avons choisi. Cette technique a fait d'énormes progrès au cours de notre siècle; les digues présentent mainte-

nant une grande sécurité, comme on peut le constater au cours des fortes tempêtes. La figure 6 donne une idée de la façon dont on construit ces digues. Le pompage, lui aussi, a changé: les pompes, mues par des moteurs diesel ou électriques, ont une énorme capacité et l'on ne parle plus guère d'excès d'humidité dans les polders. Par la suite, nous ne rencontrerons plus les stations de pompage qu'en tant qu'élément de la planification du territoire, parce que leur place dans la digue est liée au cours des canaux principaux du polder qui viennent y déverser leur eau.

En 1930, lorsque le Wieringermeer fut asséché et que les travaux d'aménagement et de défrichement purent commencer, le Ministère des travaux publics, institua un second service, aux côtés de celui des travaux du Zuylzee, à savoir la Direction du Wieringermeer, chargée du défrichement et de la colonisation de la région. Nous l'appellerons ci-après «la direction»; ce service apparaît en effet sous le même nom pour les polders suivants.

Un désert bourbeux, d'une superficie de 20 000 ha. était maintenant mis à jour; l'exécution du plan pouvait commencer.

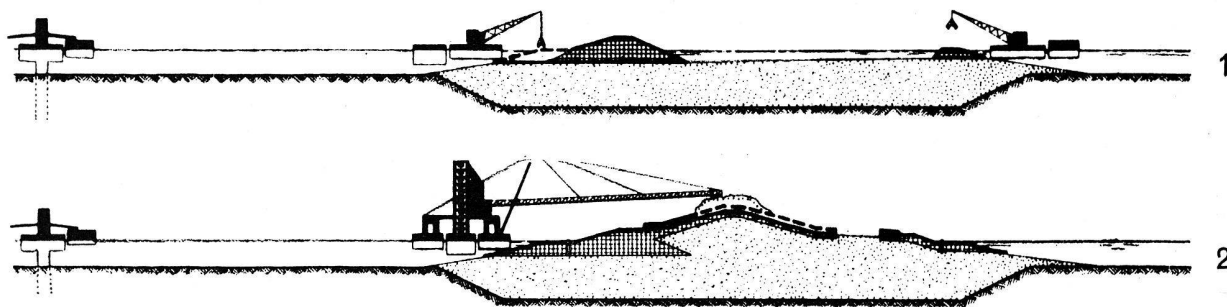


Fig. 6. Construction d'une digue de polder.

Premier polder: le Wieringermeer

Le travail accompli dans ce premier polder du lac Yssel entre 1930 et le début de la seconde guerre mondiale fut très important. Non seulement pour le polder même, mais pour tout le projet du lac Yssel, parce que pendant cette première période de construction et d'expérimentation les bases de la façon de procéder ultérieure furent posées et la structure administrative nécessaire fut constituée. Le but primordial de l'entreprise était de créer une région agricole capable de faire augmenter le volume de la production agricole néerlandaise. On désirait naturellement aménager cette région de telle manière que l'agriculture puisse y être pratiquée de la façon la plus moderne, mais on n'envisageait certainement pas de faire quelque chose de vraiment nouveau, une expérience d'ordre social ou économique. Elle devait être une partie aussi normale que possible de la Hollande agricole. On y aurait les mêmes plantes que dans les régions côtières du pays comparables à celle-ci en ce qui concerne le climat et le sol: pommes de terre, betteraves à sucre, céréales, légumineuses, lin à fibre et quelques autres plantes industrielles. On y aménagerait des pâturages sur lesquels on pourrait élever des vaches laitières. L'horticulture, très pratiquée dans la région limitrophe, se verrait aussi offrir sa chance. Des idées sensationnelles furent encore avancées en ce qui concerne les méthodes de production:

les producteurs devaient être des agriculteurs indépendants, seuls responsables de la marche des affaires de leur entreprise.

Ils se verraient attribuer des exploitations d'une étendue semblable à celles qui paraissent le mieux appropriées sur les terres anciennes, et sur lesquelles existait une bonne possibilité d'accroître la mécanisation. On envisagea 40 à 60 ha. pour les exploitations agricoles et 20 à 40 ha. pour les exploitations d'élevage. Par rapport à la moyenne hollandaise qui était inférieure à 10 ha., cela paraissait vaste, mais cependant en comparaison des régions poldériennes existant déjà, situées le long de la côte, cela n'était pas exceptionnellement grand. Déjà on avait à faire face au problème des entreprises familiales trop petites, non rentables, dans diverses régions et, pour éviter des difficultés similaires dans la nouvelle région, on partit d'un minimum assez élevé. Dans les entreprises du type proposé il y avait, à côté du cultivateur, place pour quelques travailleurs agricoles salariés, beaucoup en service permanent dans une exploitation, mais aussi en tant que main-d'œuvre saisonnière, principalement pour la moisson.

Remarquons déjà, avant de passer à la description de l'évolution, que les idées ci-dessus ne purent être entièrement réalisées. La dépression économique qui sévissait alors obligeait le gouvernement à la plus grande parcimonie: on pouvait réaliser des économies sur les frais de

construction des fermes grâce à la fondation de grandes exploitations (les frais de constructions à l'hectare sont alors moins élevés) et cette possibilité fut saisie avidement. C'est ainsi que des exploitations de 80 et 100 ha. virent le jour. On pourrait toujours les diviser plus tard sans grandes difficultés. Mais cela ne fut fait qu'en partie et on n'y procédera certainement plus maintenant. D'autre part, et pour des raisons d'ordre social, il existait un fort mouvement en faveur de la création de petites exploitations: de cette façon, des agriculteurs expérimentés mais ne disposant que de faibles capitaux, pourraient commencer à exploiter un fonds. Un certain nombre d'exploitations de 10 ha. furent donc créées, tout d'abord destinées à l'horticulture mais, comme telles, cependant moins appropriées. Les exploitations de dimensions maximales et minimales furent donc situées assez loin les unes des autres – situation qui fut quelque peu modifiée plus tard, mais qui demeure cependant caractéristique de la politique de répartition dans les polders du lac Yssel – politique qui doit toujours tenir compte des possibilités financières d'une part, et des considérations d'ordre social d'autre part.

La modification par les autorités des dimensions structurelles des exploitations ainsi que le contrôle du maintien de la structure créée demeuraient possibles étant donné que les exploitations étaient données en fermage (pour une période de douze ans). En effet, on ne désirait pas vendre, sans plus, une région créée par l'Etat à des particuliers. On estimait trop grand le risque d'assister à des évolutions erronées sur lesquelles on n'aurait plus le moyen d'exercer d'influence. La plupart des partis politiques étaient opposés à la création d'exploitations d'Etat: le fermage était donc la meilleure solution.

Le principe du fermage comportait l'obligation pour l'Etat d'assumer la construction des bâtiments d'exploitation et des demeures paysannes. En outre, afin d'éviter que les colons rencontrent les mêmes difficultés que leurs prédécesseurs du XIX^e siècle dans le polder de Haarlem et d'autres nouveaux polders, on décida de livrer le sol lorsqu'il serait prêt à être cultivé. Cela signifie qu'il fut défriché par la direction et cultivé pendant quatre années par ce service. On eut donc le temps de placer les bâtiments. Enfin, on s'efforça d'augmenter les chances de réussite en sélectionnant soigneusement les candidats à une exploitation. Les candidats devaient être des agriculteurs laborieux et expérimentés, en possession d'un capital suffisant pour pouvoir débiter sans risque. D'autres conditions leur furent également imposées, mais celles-ci sont moins importantes pour nous.

Il fut résolu que les fermes seraient construites sur le terrain qui en dépendait, c'est-à-dire dispersées. On considérait ce principe nécessaire à une bonne gestion de l'exploitation et il avait été appliqué depuis plusieurs siècles dans toutes les régions de colonisation, aussi bien aux Pays-Bas qu'ailleurs, par exemple aux USA. On voulait aussi que les exploitations plus importantes disposent d'une famille de travailleurs agricoles logée à proximité afin que l'agriculteur ait toujours de l'aide sous la main. Etant donné toutefois que la concentration de la population offre certains avantages sociaux et permet des économies substantielles en ce qui concerne l'équipement de la région résidentielle, il fallait s'efforcer de rassembler

toutes les autres catégories de population, à savoir les autres travailleurs agricoles et la population veillant à l'approvisionnement, dans des centres d'habitation aussi peu nombreux que possible.

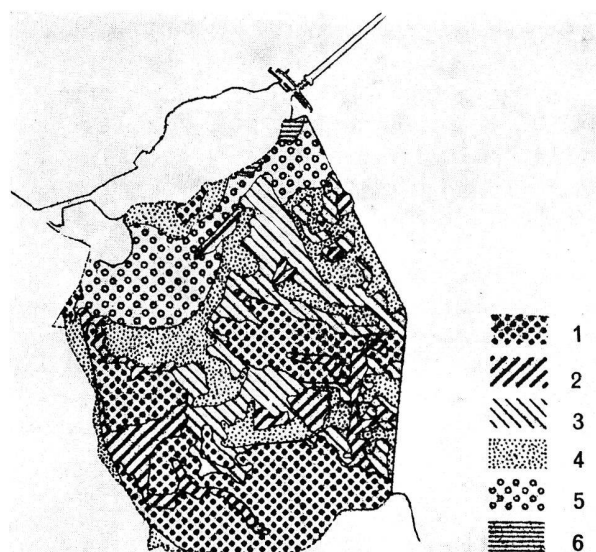
Maintenant que le lecteur a un aperçu des buts poursuivis, nous pouvons consacrer quelque attention à la mise en place.

Pour bien comprendre les choses, soulignons que le planificateur des polders du lac Yssel avait, d'une part, la tâche facile parce que les conditions naturelles ne lui opposaient que peu ou pas d'obstacles, mais que, d'autre part, ces mêmes conditions lui causaient des difficultés puisqu'il ne disposait d'aucun point de repère dans certaines particularités du paysage: le pays est plat, il n'a que deux dimensions, les variations ne lui sont pas offertes par la nature. Là où il n'y a pas matière à variation, on ne peut guère en mettre par imagination pure; d'abord parce qu'une économie tendant à la rationalisation ne le permet pas, mais surtout parce que toute variation qui n'aurait pas tout son sens serait immédiatement ressentie comme fausse par le spectateur. Donnons un exemple: lorsque, dans une région nouvelle et vide, il faut bâtir dix fermes le long d'un chemin et que l'on donne à chacune d'elles une forme à peu près semblable, nombreux sont ceux qui trouvent cela monotone. Mais si l'on construisait dix fermes entièrement différentes, pour imiter la différenciation qui, sur les terres anciennes, est le produit de plusieurs siècles, l'effet qui en résulterait dans un paysage aussi anti-historique serait ressenti comme absolument insensé. L'irrationalité systématique est toujours démasquée.

Quels étaient donc les points de départ, déterminés par la situation existante, dans lesquels les planificateurs du Wieringermeer trouvèrent leurs points de repère? C'était: la situation de la région par rapport à la circulation, la forme, les villages situés le long de la périphérie, le relief du sol et les nécessités qui en découlaient pour le système d'écoulement des eaux, la nature des terrains pour autant que celle-ci rendait souhaitable une utilisation déterminée de ces terrains (fig. 7 et 8).

Fig. 7. Types de sol du Wieringermeer

1. Argile; 2. Gravier lourd; 3. Gravier léger; 4. Sable argileux; 5. Sable; 6. Tourbe.



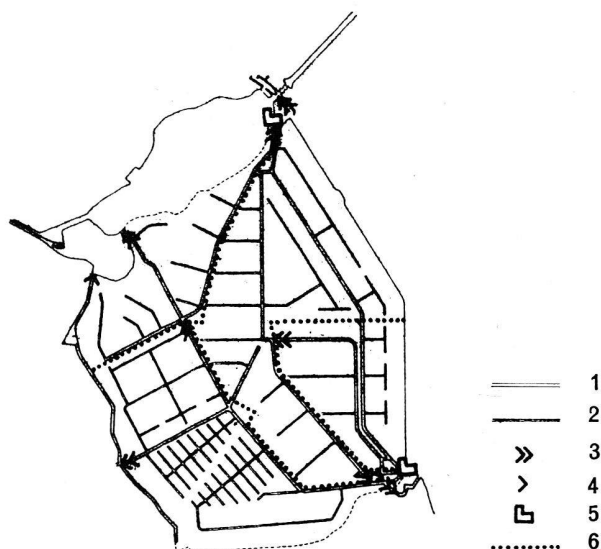
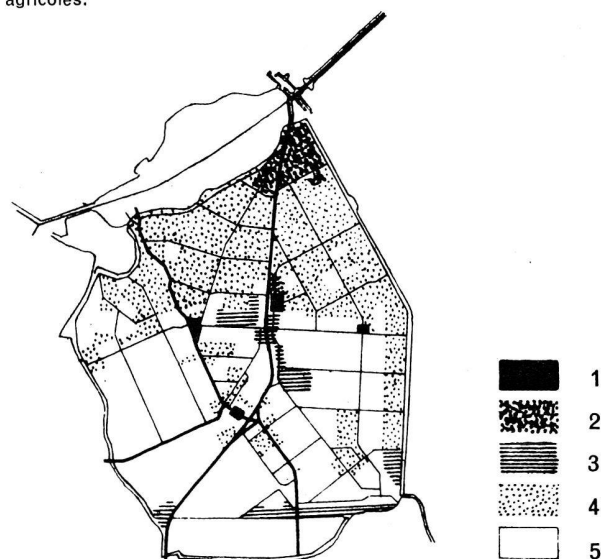


Fig. 8. L'hydraulique du Wieringermeer
1. Canal; 2. Canal collecteur; 3. Ecluse à sas; 4. Ecluse de retenue; 5. Station de pompage; 6. Démarcation du compartiment.

Nous avons déjà dit qu'une description détaillée et une défense du plan adopté n'entrent pas dans le sujet de cet article: nous nous limitons à indiquer quelques points principaux et nous renvoyons ensuite le lecteur à la carte du plan en annexe, carte qui parle d'elle-même (fig. 9). Etant donné la déclivité du sol, le polder fut divisé en trois parties ayant un niveau d'eau respectif de 4 m. 60, 5 m. 30 et 6 m. 10 au-dessous du niveau moyen de la mer. De cette manière, on put maintenir dans toute la région, dans les fossés, un niveau d'eau ne différant pas beaucoup du niveau souhaitable de 1 m. 40 au-dessous de la surface. Ces trois parties, dont l'hydraulique doit donc être autonome et qui ne pouvaient par conséquent être reliées entre elles que par des écluses, donnaient déjà une certaine physionomie à la région. Le polder est tenu à sec par deux stations de pompage, l'une au nord et l'autre au sud-est. Les canaux devaient donc être creusés (ou mieux: dragués, car ils furent créés même avant l'assèchement,

Fig. 9. L'affectation des terrains du Wieringermeer
1. Villages; 2. Bois; 3. Horticulture; 4. Exploitations mixtes; 5. Exploitations agricoles.



sous l'eau; cela évitait bien des frais) de telle sorte que l'eau à pomper fût amenée à ces pompes. Il fallut aussi tenir compte de ce que ces canaux devaient également servir de voies navigables. Un autre élément qui contribua à fixer la structure dans ses grandes lignes a été constitué par les voies de communications entre les centres situés dans la région limitrophe et ceux qui devaient être édifiés dans le polder. On ne tint aucun compte de la route principale allant d'Amsterdam à la digue de fermeture, qui fut construite plus tard sur toute l'étendue du polder et rendit nécessaire une modification du lotissement.

Le plus petit élément structurel d'un tel polder est la parcelle, morceau de terrain agricole entouré d'eau (fossés et drains ou canaux). Il fut décidé de donner à la parcelle standard une forme rectangulaire de 250 m. de large sur 800 m. de long. Cette largeur autorisait un bon écoulement des eaux, grâce au drainage souterrain, dans les fossés situés le long du côté le plus long, et la longueur était telle que le paysan ne serait pas gêné dans la gestion de son exploitation par de trop grandes distances terrestres. Le petit côté des parcelles devait longer une route – c'est de ce côté que la ferme fut construite – et l'autre petit côté un canal collecteur sur lequel débouchaient les fossés. Si l'on plaçait une série de parcelles entre une route parallèle et un canal collecteur, il était suffisant de construire cette route et ce canal collecteur tous les 1600 m. Si l'on voulait donner aux parcelles une forme rectangulaire, il fallait alors qu'elles soient incluses dans des complexes rectangulaires, c'est-à-dire que les routes bordant les fermes (routes poldériennes) et les canaux collecteurs perpendiculaires aux routes principales ou aux canaux navigables. Bien que l'on se soit efforcé de créer le plus possible de ces complexes rectangulaires (ce qui était très important pour une agriculture mécanisée), il sera évident, lorsque nous aurons parlé des critères qui déterminèrent la structure dans ses grandes lignes, que cela n'a pu être réalisé partout. Certaines parcelles possèdent un côté oblique. Pour le plan dans son ensemble cela ne constituait pas un inconvénient; toute variation apportée à l'échiquier que forme le plan augmente l'animation et offre au planificateur davantage de possibilités.

Au sud-est du polder, un autre système de lotissement a été adopté, à titre d'essai, et ayant pour but de faciliter le transport des récoltes par bateau. Cependant, cet avantage ne contrebalança pas les inconvénients qu'il présente pour l'écoulement des eaux et n'a plus été appliqué nulle part.

Les parcelles avaient donc une superficie de 20 ha. dimensions qui convenaient à l'intention de former des exploitations de 20, 40 et 60 ha. Comme nous l'avons dit, il y eut des fermes aussi bien plus grandes que plus petites que celles dont nous venons de citer les dimensions.

La nature du sol était déterminante pour l'orientation de l'exploitation; sur les sols légers du nord, on souhaitait installer des exploitations d'élevage, dont une partie en pâturages. Cependant quelques années plus tard, la superficie des pâturages avait beaucoup diminué. La plus importante des différentes raisons de cet état de choses est bien qu'à cette époque les prix des produits laitiers étaient très bas et que l'agriculture était beaucoup plus intéressante pour le cultivateur.

A l'extrême nord, on rencontre un sol moins apte à la culture. On y planta une forêt de 400 ha. Bien qu'elle ne fût pas tout d'abord destinée à fournir du bois de coupe, mais davantage à donner au nord-est de la Hollande déboisée une région récréative, on n'établit aucun plan exprimant nettement ce but récréatif.

En parlant de forêt, nous arrivons aux plantations en général. L'attention qui y a été portée montre bien que les autorités souhaitaient faire davantage qu'obtenir une simple extension de la surface cultivable. On s'efforça, au moyen de plantations faites le long des routes, de rendre le paysage plus attrayant en donnant à la troisième dimension un accent plus distinct et en articulant le vaste paysage uniforme en unités que l'œil puisse embrasser. Du reste, ce n'était pas là le seul but que l'on souhaitait atteindre: les régions côtières des Pays-Bas sont continuellement assaillies de vents violents. Les plantations effectuées autour des fermes servaient en premier lieu de coupe-vent. Bien qu'il soit question ici d'une plantation très étudiée, pour laquelle les services d'un architecte-paysagiste ont été demandés, on ne peut cependant parler encore d'un plan de paysage parce que la plantation a formé une addition au plan de lotissement existant déjà. Les possibilités relatives aux plantations routières étaient, en outre, favorables parce que l'on avait prévu des profils routiers de 15 m. de large. Les routes qui, selon leur fonction, avaient une largeur de 2 m. 50 à 3 m. 50 pouvaient être élargies par la suite et, de plus, les bas-côtés offraient suffisamment de place pour la pose de câbles et de tuyaux (toutes les fermes et les habitations sont dotées de l'eau et de l'électricité et l'installation ultérieure du téléphone y a été également prévue). Toutes les conduites sont souterraines.

Les ponts forment également un élément important du paysage. Ils sont parfois quelque peu surélevés pour permettre la navigation et offrent ainsi au passant une vue sur le pays. Beaucoup d'attention a été accordée à ces ponts, cinquante-trois au total. Tenant compte de l'éventualité d'un élargissement ultérieur des routes, on leur a donné une largeur de 5 à 6 m.

C'est à dessein que nous n'avons pas encore mentionné les villages. Cet élément du plan est tellement important qu'il doit faire l'objet d'une attention toute particulière. Nous avons déjà indiqué qu'il avait été jugé souhaitable de concentrer les ouvriers agricoles et leurs familles ainsi que toutes les personnes non employées dans l'agriculture dans un nombre aussi restreint que possible de villages. La question se posait toutefois comme il suit: quel était ledit nombre? Une autre question encore: quelles conditions devaient remplir ces villages? On avait bien compris qu'il était impossible de se contenter d'une méthode comme celle qui avait été appliquée dans le polder de Haarlem, où l'on avait tracé deux points sur la carte et laissé ensuite les choses se faire toutes seules. Et bien qu'on ait souhaité adapter le mieux possible les terres nouvelles aux terres anciennes, on comprenait bien aussi que le schéma de colonisation de ces dernières qui s'étaient développées pendant de nombreux siècles au cours d'un processus historique, ne pouvait plus servir de modèle tel quel. Pourtant le planificateur ne s'en était pas préoccupé outre mesure pendant les années précédant l'assèchement et aucune étude importante ne fut

faite. De même, l'emplacement des villages n'avait joué aucun rôle dans l'établissement du plan de lotissement. Au début on se limita à indiquer, sur le plan, quelques emplacements qui, en raison de leur situation à un croisement de routes ou à proximité d'écluses, semblaient se prêter à la fondation de villages. On était d'avis que, dans le polder même, il devrait y avoir cinq villages, tandis que, sur la périphérie, huit autres villages pourraient étendre leur fonction de service jusqu'à l'intérieur du polder. Mais on ne s'arrêta pas longtemps à cette idée. De même que la direction avait pris sur elle la tâche de construire les fermes, elle s'attaqua également à la question des villages. Il n'était pas justifié d'attendre que l'initiative privée entre en jeu si l'on voulait créer le plus rapidement possible une société fonctionnant bien. La direction décida de commencer par la construction de trois villages, les autres suivraient ensuite. Ces villages furent fondés à des emplacements qui – on peut le constater sur la carte – semblaient y inviter. Ce qui ne veut pas dire pourtant que, par voie de conséquence, ils ont été situés là où il aurait fallu. Nous reviendrons sur ce point plus tard.

Pour éviter toute confusion, disons exactement ce que nous entendons par le terme de «village». Un village est un centre servant de lieu d'habitation à un certain nombre de personnes et qui, par suite de la présence d'une ou plusieurs églises, d'une ou plusieurs écoles élémentaires, d'un appareil commercial et artisanal subvenant aux nécessités essentielles de la vie, d'un ou plusieurs cafés possédant les locaux nécessaires aux activités des associations et, éventuellement, d'une maison villageoise ou autre bâtiment de réunion, possède un certain degré d'indépendance qui le différencie du hameau qui ne sert souvent qu'à l'habitation. Un village rural approvisionne la région agricole qui l'environne. Les équipements mentionnés déterminent le caractère villageois, mais il est naturellement très possible que le village exerce en outre de nombreuses autres fonctions. Des magasins ou coopératives peuvent y être fixés, un médecin ou un vétérinaire peut y habiter, il peut même être le siège principal de la commune, mais tout cela n'est pas nécessaire.

Il résulte de ce qui précède qu'un village, s'il veut exercer ses fonctions, doit absolument avoir une ampleur minimale. Les évaluations que l'on pouvait faire concernant la population possible lorsque l'on sut combien de fermes il y aurait et que l'on sut par conséquent à peu près combien d'emplois seraient disponibles, indiquaient qu'une certaine prudence serait souhaitable dans la fixation du nombre de villages. C'est pourquoi on commença par trois villages seulement.

On confia à un urbaniste le soin d'établir des projets pour ces villages. Bien que ceux-ci aient des différences sensibles dans les détails, ils sont la variante d'un seul principe que l'on peut décrire comme il suit: La route de grande circulation traverse le village mais est élargie localement pour former une sorte de «brink» (place). De chaque côté de celui-ci se trouvent des magasins et des maisons un peu plus importantes. La circulation locale se fait le long de rues commerçantes, qui sont séparées par des bandes de gazon de la route principale qui traverse en son milieu ce «brink» large de 60 à 70 m. D'un côté du «brink» se trouve le quartier résidentiel, où les demeures des tra-

vailleurs agricoles, réunies en petits blocs, bordent les rues. On y trouve uniquement des maisons unifamiliales, pourvues d'un jardinet à l'avant et à l'arrière. Les bâtiments publics sont situés partiellement sur le «brink», mais les écoles sont aussi éloignées que possible de la route principale.

L'auteur du plan avait à faire face à une difficulté particulière (et cela est vrai, du reste, pour tous les polders du lac Yssel): dans chaque village il fallait construire au moins trois églises et aussi trois écoles. Le peuple néerlandais est très hétérogène au point de vue religieux; une partie est catholique romaine, une autre protestante et ce dernier groupe est lui-même divisé en différentes sectes, parmi lesquelles on peut toutefois distinguer deux groupes principaux. Cet état de choses n'a pas seulement de conséquences pour la vie religieuse mais aussi, probablement davantage que dans aucun autre pays, pour la vie sociale. Certains partis politiques reposent sur une base religieuse, l'enseignement est divisé selon les conceptions confessionnelles (et ce qui est important: les écoles confessionnelles sont mises par la loi à égalité avec l'école publique, elles jouissent des mêmes droits et reçoivent le même appui des autorités), de nombreuses formes de vie en association sont de même organisées d'après la croyance, souvent aussi spatialement, en ce sens qu'elles disposent de bâtiments leur appartenant. Dans de nombreuses régions du pays, on s'aperçoit relativement peu, au niveau local, de ces divisions très poussées, parce que de nombreux villages et régions sont homogènes au point de vue religieux. Mais dans les polders du lac Yssel, où une population de colons est formée de personnes originaires de toutes les parties du pays, on trouve dans les villages un groupe qui reflète en quelque sorte le peuple néerlandais dans son ensemble. Cela ne représente pas un inconvénient en soi, car il n'y a pas d'inimitié entre ces groupes confessionnels, mais cela provoque des complications en ce qui concerne la planification. Les villages doivent donc être plus vastes que cela n'aurait été nécessaire si la structure confessionnelle du pays avait été plus homogène. Nous reviendrons encore sur ce point, mais il fallait que nous le mentionnions dès maintenant afin d'expliquer les difficultés devant lesquelles s'est trouvé le planificateur.

Celle-ci est, en effet, la suivante: dans un village, où met-on trois églises? Dans les anciens villages, c'est toujours l'église (unique) qui forme le point central, le point marquant. Mais trois églises semblables sont difficiles à conserver comme élément urbanistique central. Une solution satisfaisant tout le monde n'a pas encore été trouvée. Le planificateur des villages du Wieringermeer l'a cherché dans une implantation aussi séparée que possible des églises, en plaçant l'une ou l'autre d'entre elles sur le «brink».

Les plans de villages, dont la superficie a été fixée à 40 ha. environ laissent suffisamment d'espace disponible pour des terrains de sport, un cimetière, des bois-promenades et une plantation protectrice d'arbres sur la périphérie. De plus, un espace destiné à devenir terrain industriel est toujours réservé.

Le plan était tel que, à un stade préliminaire de développement, un centre à peu près complet puisse être formé. On a même, à cet effet, construit sur le «brink» des maisons

qui pourront éventuellement plus tard faire place à des magasins.

Après cette description nécessairement sommaire du plan du Wieringermeer et de ses différentes parties composantes, nous arrivons à la dernière partie de ce chapitre, dans lequel nous parlerons de l'exécution et de l'expérience qu'elle a permis d'acquérir.

La technique de l'hydraulique s'était tellement perfectionnée qu'aucune difficulté spéciale ne s'est présentée dans ce domaine. La recherche agronomique avait été faite de façon si approfondie que l'on domina à la longue toutes les difficultés rencontrées dans les travaux de génie rural, la préparation de la terre à la culture, le choix des plantes, les méthodes de travail du sol, etc. Lorsque les fermiers arrivèrent (les premiers, en 1935) on put mettre à leur disposition de bonnes exploitations agricoles au sujet desquelles ils n'avaient pas à craindre de difficultés majeures. Grâce aux conditions d'exploitation favorables et à la bonne qualité des fermiers sélectionnés, le Wieringermeer devint en quelques années une des meilleures régions agricoles des Pays-Bas. Non seulement les rendements étaient élevés, mais de nombreux cultivateurs se consacrèrent à la culture des semences et des pommes de terre de semence, spécialisation depuis longtemps caractéristique des Pays-Bas, mais qui fut très fortement élargie dans cette région et qui, en conséquence, augmenta l'exportation de ces produits. De nombreuses initiatives furent prises dans le domaine de l'agriculture sur ces terres nouvelles. Longtemps le Wieringermeer fut un exemple en ce qui concerne la mécanisation de l'agriculture. Il s'y développa un nouveau style de vie, un peu américain de caractère. L'idée traditionnelle que le citadin se fait si souvent de l'agriculteur n'était certainement plus valable ici. Bien des agriculteurs ne se distinguaient plus du citadin par leur aspect extérieur et leurs manières. Les autorités pouvaient être satisfaites, car elles avaient certainement atteint le but qu'elles s'étaient fixé.

Il n'en reste pas moins que quelques problèmes que l'on ne pouvait prévoir s'étaient présentés, problèmes qui avaient nécessité entre-temps des modifications dans la ligne de conduite fixée, ou bien qui avaient dû être considérés insolubles, de telle sorte que l'on ne pouvait que s'incliner devant les faits.

Un des problèmes de cette dernière catégorie concernait la question de l'implantation des villages. Un regard sur la carte montre que les trois villages sont très rapprochés les uns des autres et assez éloignés de la périphérie de la région. Non seulement cela était ennuyeux pour les habitants de la périphérie (pour la conception néerlandaise, les distances les séparant des villages étaient excessivement longues) mais encore les villages se gênaient mutuellement, les zones desservies empiétaient l'une sur l'autre, et cela provoqua un morcellement des forces. Les inconvénients de cet état de choses devinrent de plus en plus évidents lorsqu'on s'aperçut que les prévisions relatives à la population, qui évoluaient entre 12 000 et 18 000 âmes pour l'ensemble de la région, étaient sensiblement trop élevées. Au début, on crut que le lent accroissement de la population devait être attribué à l'afflux considérable de travailleurs habitant hors de la région, mais on comprit plus tard que la mécanisation et la rationalisation de l'agriculture en étaient en grande partie la cause. La

population atteignit assez rapidement 8000 personnes et demeura longtemps à peu près stationnaire. Il est vrai que les trois villages, avec 800, 1400 et 1400 habitants, ne menaient certes pas une existence languissante, mais on ne pouvait cependant pas, sur cette base, passer à l'exécution du schéma de colonisation original.

Le second problème inhérent au schéma de colonisation fut que la fonction de localité principale n'échut logiquement à aucun des trois villages, bien que la nécessité s'en fit sentir, surtout après que la région fut devenue une commune indépendante. Le village de Wieringerwerf (au nord-est) fut désigné pour cela. Toutefois, le défrichement commença à l'ouest où les deux autres villages, Middenmeer et Slootdorp, furent fondés les premiers (en 1933). Ce n'est qu'en 1935 que le défrichement fut assez avancé pour que l'on puisse commencer à construire Wieringerwerf. Mais dans ce court laps de temps, le village de Middenmeer avait acquis une telle avance que celle-ci ne pouvait pratiquement plus être rattrapée. Les négociants qui prévoyaient un bel avenir dans le Wieringermeer n'attendirent pas que Wieringerwerf soit habitable mais s'établirent à Middenmeer. Les milieux d'affaires y trouvèrent en outre un stimulant dans le fait que les agriculteurs y établirent leur foire agricole. Lorsque Wieringerwerf eut quelques années d'existence, il avait un caractère très distinct de celui de Middenmeer; ce dernier était le centre des affaires, le premier un village de fonctionnaires, parce que l'administration communale et les organismes de direction de l'Etat y étaient établis. En outre, Wieringerwerf n'avait pas eu de chance à un autre point de vue également; pendant les premières années, le petit commerce vint s'établir dans le polder en si grand nombre que la direction craignit une débâcle, il s'ensuivit une concurrence acharnée et l'on se vit contraint de prendre des mesures pour modérer un peu l'immigration. Ces mesures furent prises en 1935, juste au moment où Wieringerwerf fut fondé.

Le manque d'un centre nettement apparent a été pendant des années une source de difficultés dans la région en développement. Maintenant que, après la seconde guerre, le Wieringermeer a su attirer quelques industries et que celles-ci sont situées à Wieringerwerf, il est vraisemblable que la situation changera.

On s'aperçut en 1945 à quel point, en déterminant un schéma de colonisation, on détermine l'évolution d'une région, lorsque, par suite d'actes de guerre, le Wieringermeer fut inondé, ce qui détruisa presque complètement les villages. Certains furent d'avis que, aussi triste que cela fût, on y trouvait un avantage: on allait maintenant pouvoir reconstruire les villages à d'autres emplacements mieux appropriés. Mais cela apparut tellement plus coûteux que de reconstruire sur les anciennes fondations que l'on rétablit quand même l'ancien état de choses. Plus tard, et dans le but de mieux répartir la population, la commune de Wieringermeer procéda à la construction d'un quatrième village, à l'est de Wieringerwerf; mais il est encore difficile de juger jusqu'à quel point cette décision a été opportune. Au cours des années d'après guerre, de tels changements sont intervenus dans la société néerlandaise que le concept de «distance» revêt chaque jour une signification nouvelle.

D'autres difficultés furent également rencontrées en ce

qui concerne l'administration. Au début, on s'était proposé de diviser le polder en cinq parties et de se raccorder aux communes limitrophes situées sur les terres anciennes. On se rendit compte rapidement que les dites communes ne désiraient ni ne pouvaient accomplir cette tâche de façon satisfaisante. La direction, qui avait la gérance de l'ensemble du terrain et qui pouvait en conséquence édicter, entre autres, des prescriptions relatives à la construction, qui, de plus, désignait les personnes pouvant s'installer dans le polder, etc., se vit ainsi, et comme tout naturellement, attribuer le rôle d'organisme administratif. Elle eut de plus en plus de tâches à assumer: organisation de l'enseignement, service de pompiers, etc. Cette situation singulière prit fin, en 1938, lorsque l'organisme public de Wieringermeer fut créé, qui permit à un service d'Etat de prendre à sa charge également les tâches communales pendant la période de création de la région. Cet organisme fut constitué de façon à ressembler le plus possible à une municipalité, à cette différence près que les membres élus n'avaient que des pouvoirs consultatifs. Les fonctions homologues à celles de bourgmestre furent assurées par le chef de la direction; cela garantissait la bonne coordination des travaux. En 1941, les travaux étaient si près de leur achèvement et la population était devenue si nombreuse qu'on put procéder à la constitution d'une commune normale qui fut annexée à la province limitrophe de la Hollande septentrionale. Les autres tâches assumées jusqu'à ce moment par la direction qui se retirait furent reprises par une réception fiscale constituée à cet effet pour la gestion des propriétés de l'Etat et par un conseil de surveillance et d'administration pour s'occuper des eaux du polder.

Nous sommes maintenant arrivés au point où nous allons quitter le Wieringermeer et suivre la direction et le Service des travaux du Zuyderzee sur leur nouveau champ d'action, le Polder du Nord-Est. Le lecteur aura peut-être le sentiment que beaucoup de choses ne lui ont pas été dites. Plusieurs choses n'ont pu être qu'effleurées, certaines autres n'ont pas été mentionnées du tout. En contrepartie, plusieurs points feront à nouveau l'objet de considérations dans les chapitres suivants, ce qui éclaircira encore un peu la situation dans le Wieringermeer.

Si nous faisons le point maintenant, nous pouvons conclure qu'un travail certainement non dépourvu de risques a été mené à bien jusqu'au bout. Non seulement une nouvelle région habitable avait été ajoutée aux Pays-Bas, mais encore une expérience suffisante avait été acquise pour entreprendre avec courage le travail suivant, beaucoup plus vaste. Au cours des années, une organisation à la hauteur de sa tâche avait été constituée; la direction était devenue un grand organisme disposant de spécialistes dans tous les domaines.

Le Noordoostpolder

Comme nous l'avons fait ressortir dans le chapitre précédent, le personnel à qui incombait la tâche de créer le second polder avait déjà acquis une certaine routine et était mieux à même de résoudre les problèmes rencontrés. Les auteurs de projets et autres spécialistes firent

partie de l'équipe dès le début. C'est pourquoi les travaux furent, en général, exécutés plus facilement et avec plus de souplesse. Cela ne veut pas dire naturellement qu'il n'y avait plus rien de nouveau sous le soleil. Le seul fait que ce polder, d'une superficie de quarante-huit mille ha., était près de *deux fois et demie* plus vaste que le Wieringermeer et exigeait sous bien des rapports qu'on le traite différemment. Ensuite, entre la date du début des travaux (1936) et celle de son achèvement (1960) se place une époque au cours de laquelle s'est déroulée la seconde guerre mondiale, guerre qui exerça une influence perturbatrice directe mais aussi, par suite de son influence sur la vie sociale et des changements permanents qui en découlèrent, se fit aussi sentir indirectement dans le déroulement des travaux du Zuiderzee. C'est pourquoi notre récit ne risque pas de devenir monotone.

Afin d'assurer le plus possible la continuité des travaux des diverses branches professionnelles, il fallut s'attaquer au Noordoostpolder avant que celui du Wieringermeer fût terminé. Une bonne synchronisation pouvait permettre de travailler de façon continue à l'érection des digues de polder en polder et de mettre sur pied un nouveau polder à des époques prévues de telle sorte que le défrichement du sol puisse être également continué avec le même effectif de personnel et de machines. La construction et la colonisation s'y seraient également adaptées. On s'efforça, et on s'efforce toujours, d'atteindre cet idéal qui diminuerait les frais de réalisation, mais on ne put jamais y parvenir complètement par suite de toutes sortes de circonstances défavorables. La pénurie de personnel, le manque de moyens de mécanisation ou les difficultés financières provoquèrent des «goulots d'étranglement» dans une des phases qui obligèrent une branche exécutive à ralentir le rythme des opérations, ou une autre branche à augmenter provisoirement sa capacité de travail. Le premier cas est onéreux parce que la capacité n'est pas utilisée à plein, le second est désavantageux également parce qu'il faut procéder à des investissements qui ne peuvent produire leur plein rendement en raison du peu de temps pendant lesquels ils sont utilisés. Nous n'irons pas plus avant dans cette question compliquée, dans laquelle la situation du Trésor, la main-d'œuvre totale, etc., jouent un rôle. Cette petite digression n'a pas pour but que d'expliquer pourquoi la construction de la digue du Noordoostpolder fut entreprise dès 1936. En conséquence, le polder put être asséché en 1942, c'est-à-dire à l'époque où le Wieringermeer commençait à se suffire à lui-même.

Les auteurs du plan de lotissement étaient très occupés déjà en 1937. Les buts poursuivis dans le Noordoostpolder étaient, dans leurs grandes lignes, les mêmes que ceux que nous avons cités pour le Wieringermeer. Pour le planificateur, le point de départ était fortement teinté d'économie et de géométrie. On s'efforça volontairement de s'approcher, dans la forme donnée aux polders, de celle du cercle comme étant la plus rationnelle. Sur chacun des trois points d'angle, on installa une station de pompage, trois canaux principaux partant d'un point situé au centre de la région amenaient les eaux vers les pompes. Le relief du sol incita à partager le polder en deux divisions à 5 m. 70 et 4 m. 80 respectivement au-dessous du niveau moyen de la mer (fig. 10). La digue relia

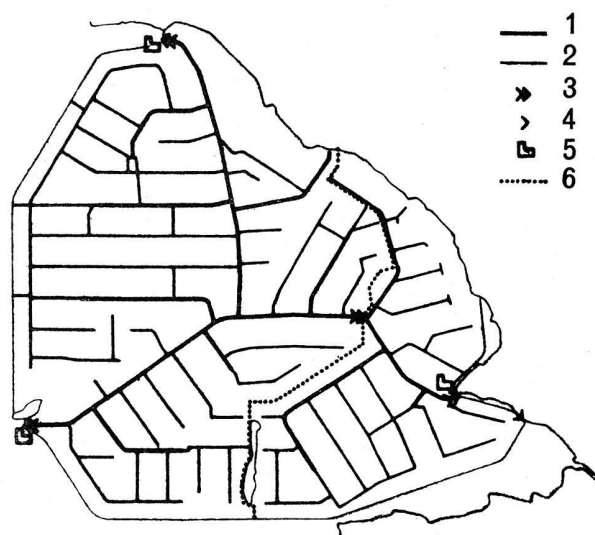
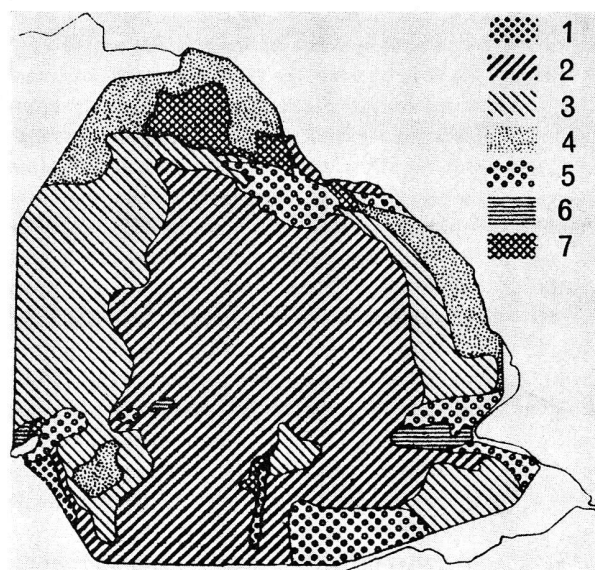


Fig. 10. L'hydraulique du Noordoostpolder
1. Canal; 2. Canal collecteur; 3. Ecluse à sas; 4. Ecluse à retenue; 5. Station de pompage; 6. Démarcation du compartiment.

une île existant déjà, habitée par une population de pêcheurs, à la terre ferme. Ce centre situé à l'ouest, conjugué à la nécessité d'une liaison nord-sud des centres des terres anciennes et à l'utilité d'un raccordement au réseau routier de l'est, rendit possible la création d'un axe en croix de routes principales. Cela s'harmonisait parfaitement à l'idée géométrique déjà mentionnée. La structure principale se trouvait donc ainsi fixée.

La constitution du sol, autre point de départ possible, ayant naturellement une grande influence sur le plan pour l'affectation des terrains, n'exerça que peu d'influence sur la structure du plan de lotissement (fig. 11). On peut voir sur la carte, par exemple, comment une île, inhabitée, il est vrai, existant déjà à l'intérieur du polder, fut en quelque sorte ignorée par le lotissement. L'influence mentionnée en ce qui concerne l'affectation du terrain est prouvée par la présence de quelques complexes boisés,

Fig. 11. Types de sol du Noordoostpolder
1. Argile; 2. Gravier lourd; 3. Gravier léger; 4. Sable argileux; 5. Sable; 6. Tourbe; 7. Glaise.



là où l'agriculture serait plus difficile. Les différents types de sol conduisirent ensuite à constituer sur les bords du polder (où le sol est le plus léger) des exploitations mixtes (par conséquent comportant du bétail), tandis que sur les sols plus lourds, au centre, seules des exploitations agricoles furent admises. Quelques parties de la région, particulièrement appropriées, furent réservées à l'horticulture et à la culture des fruits (fig. 12).

Le développement ultérieur fut presque analogue à celui du Wieringermeer, si nous ne considérons pas maintenant la question de l'implantation des villages. Il n'y a qu'une petite différence à savoir que la largeur des parcelles fut portée de 250 à 300 m. Cela ne semblait présenter aucun inconvénient pour la technique de l'écoulement des eaux. Les parcelles eurent donc 24 ha. de superficie.

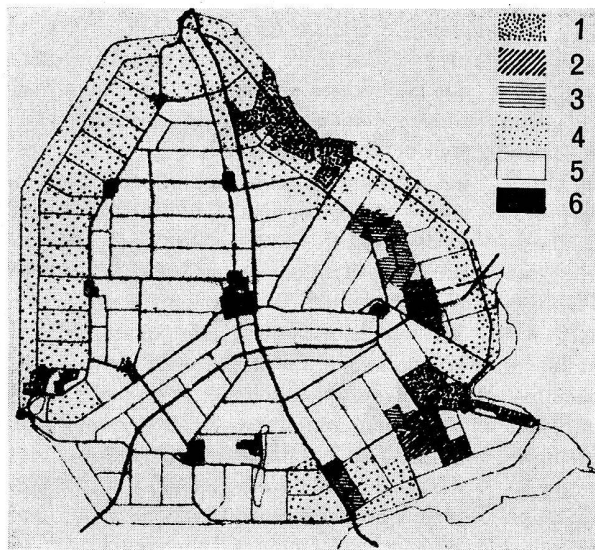


Fig. 12. Affectation des terrains du Noordoostpolder
1. Bois; 2. Culture des fruits; 3. Horticulture; 4. Exploitations mixtes;
5. Exploitations agricoles; 6. Villages.

Bien que, dans cette région également, on ait tenu compte de la plantation d'arbres, on ne peut, ici non plus, comme dans le Wieringermeer, parler de l'exécution d'un véritable plan de paysage. Il n'était pas question de procéder à des plantations ailleurs que le long des routes et sur les terrains moins favorables à l'agriculture. Autre différence encore par rapport au Wieringermeer: le profil des routes ne compte que 12 m. au lieu de 15 m. de large et cela pour des motifs de nature économique. Les 15 m. du Wieringermeer ne paraissant pas nécessaires à la circulation, on pensa par conséquent pouvoir se contenter de moins. Pour des raisons identiques à celles qui ont présidé à la fixation du plan de répartition du Wieringermeer, des exploitations agricoles de différentes grandeurs furent constituées dans le Noordoostpolder. Les plus petites comptaient 12 ha. (une demi-parcelle), les plus grandes (à une seule exception près) 48 ha. (deux parcelles). Un grand nombre sont de 24 ha. Cette dimension forme la moyenne. Les formes différentes des parcelles permirent de fonder des exploitations possédant des superficies intermédiaires; réparties en classes, il s'agit des exploitations de 18, 30, 36, 42 et 54 ha. Remarquons que, par rapport au Wieringermeer, les maximums et minimums sont plus rapprochés les uns des autres. Il est

peut-être utile de s'arrêter un instant à l'explication de ce phénomène.

Au cours des dernières décennies, la population rurale a fortement augmenté aux Pays-Bas. Depuis quelque temps, il est devenu impossible, en dehors des assèchements, d'élargir la surface cultivable. Le rapide accroissement de la population et la nécessité de l'industrialisation qui va de pair avec celui-ci, l'ampleur croissante de la circulation, exigent qu'environ 4000 ha. de terre chaque année soient enlevés à l'agriculture pour servir à d'autres usages. Etant donné que les assèchements procurent chaque année une superficie approximativement égale de terre agricole, le total demeure constant.

Le rendement et le degré de spécialisation ont déjà atteint un niveau si élevé dans l'agriculture néerlandaise qu'à de nouvelles augmentations de la production correspondent des augmentations de frais qui démontrent qu'il n'y a plus grand-chose à espérer dans cette direction. Mais si les prix des produits augmentent moins que les frais de production, ce qui a constamment été le cas, et si l'on ne peut influencer suffisamment les prix, alors, dans un cas comme celui des Pays-Bas, le maintien ou l'élévation des revenus des agriculteurs ne peut être obtenu que grâce à une diminution des frais de production. Etant donné que les salaires agricoles augmentent fortement, on ne peut diminuer les frais de production qu'en utilisant le moins possible le travail manuel, c'est-à-dire en mécanisant et en rationalisant, et par conséquent en augmentant la production individuelle. En conséquence, on constate aux Pays-Bas une diminution du nombre des travailleurs agricoles et une augmentation de l'ampleur moyenne des exploitations. Le nombre des emplois agricoles diminue donc. Mais le nombre des fils de fermiers désireux de posséder une exploitation demeure élevé, bien qu'un nombre croissant d'entre eux se dirigent de plus en plus vers des professions non agricoles. La demande d'exploitations situées dans les polders du lac Yssel est si élevée qu'il est compréhensible qu'il y ait toujours une forte opposition contre la fondation de grandes exploitations. Cela explique que le maximum soit moins élevé, et le grand nombre relatif des petites exploitations. D'autre part, on atteint dans les exploitations familiales les limites où il est possible de refuser de la main-d'œuvre. En d'autres termes, la productivité ne peut plus être augmentée que par l'augmentation du nombre des hectares. A l'époque de l'établissement du plan de répartition du Noordoostpolder, on considérait 12 ha. comme un minimum pour une exploitation familiale, une certaine marge étant maintenue compte tenu de l'éventualité d'une augmentation ultérieure des frais.

On escomptait donc que les entreprises plus vastes (de 24 ha. et au-dessus) feraient régulièrement usage de main-d'œuvre rétribuée. Pour cette raison, un logis de travailleur agricole a été construit à proximité de ces exploitations plus importantes.

Les exploitations de même type et de mêmes dimensions ont été groupées autant que possible. On était arrivé à la conclusion qu'un contact familial entre voisins possédant des exploitations similaires serait avantageux pour la gestion de l'entreprise. Les exploitations plus importantes furent implantées à quelque distance du village, les petites le plus près possible de celui-ci. Au point de

vue du paysage, cela aurait eu pour effet qu'on aurait distingué une démarcation entre les régions villageoises, due à un éclaircissement de la construction sur la périphérie si les plantations bordant les routes avaient été mieux adaptées à ce plan.

Arrivons-en maintenant aux villages dans lesquels les autres travailleurs et les habitants non agriculteurs sont concentrés.

Depuis les expériences faites dans le Wieringermeer, les planificateurs étaient parfaitement convaincus que les villages devaient faire partie intégrante du plan d'aménagement. La question de la localité principale fut rapidement résolue. Le Noordoostpolder était si grand qu'on ne pouvait pas se contenter de villages tels qu'ils sont caractérisés dans le chapitre précédent: il devrait y avoir, en tout cas, une localité exerçant des fonctions régionales, c'est-à-dire une petite ville pourvue d'équipements de niveau plus élevé. Partant de l'idée géométrique servant de base à ce plan, il était naturel que cette localité soit placée au centre géographique, le point de jonction des canaux, également carrefour de l'axe routier en croix. Dans un cercle autour de lui, il faudrait fonder un certain nombre de villages reliés entre eux par une route circulaire et au centre par des voies radiales.

La question qui se posait ensuite était de savoir combien de villages il faudrait construire. On estimait au début que cinq villages seraient suffisants, compte tenu de la fonction que les villages limitrophes, situés sur la terre ancienne pourraient exercer dans le polder au point de vue des services. Comme un doute s'éleva très rapidement concernant la possibilité pour certaines de ces localités d'assumer ladite fonction, on en arriva vite à un plan prévoyant six villages. La considération la plus importante qui ait exercé une influence sur la rédaction de ce plan fut qu'on estima que, grâce à la bicyclette et à l'automobile, la rapidité de la circulation devait avoir à peu près triplé, de telle sorte que la distance séparant la périphérie du centre de la région villageoise pouvait aussi être trois fois plus grande que ce n'était le cas en moyenne sur les terres anciennes.

Toutefois, des objections s'élevèrent contre cette conception. On exprima la crainte de voir s'établir des distances qui seraient jugées gênantes, surtout par les travailleurs agricoles, et qui pourraient occasionner aux agriculteurs des difficultés de main-d'œuvre. L'augmentation de la vitesse des moyens de transport ne veut pas dire que la limite des distances acceptables soit accrue d'autant. On ne veut pas aller plus loin, mais arriver plus vite.

A ce moment, un nouvel élément fit son apparition dans la politique, à savoir l'intégration des recherches sociales. Certes, des recherches de ce genre avaient été faites depuis plusieurs années dans le Wieringermeer, mais celles-ci avaient été faites sur l'initiative des universités qui y voyaient un sujet scientifique intéressant. Mais il n'avait pas été question jusqu'ici d'englober directement les sciences sociales dans la planification. Ce qui se passait maintenant. Il en résulte que, dans certaines régions situées sur les terres anciennes, on examina quelle distance entre une demeure située au dehors du centre et le village pouvait être considérée acceptable par les nouveaux habitants. Il apparut que celle-ci ne dépassait pas 5 km.

On peut alors se demander – soit dit en passant – quelle importance il faut attacher aux résultats d'une telle enquête d'opinion; après tout, la planification ne consiste pas seulement à mettre à exécution ce que souhaite la majorité. Aussi les résultats des différentes enquêtes n'ont-ils pas toujours été considérés par les autorités comme devant être obligatoirement respectés. D'autre part, on ne peut tout à fait ignorer ces résultats. Le fait que le Néerlandais habitant la campagne semble trouver que 5 km. constituent une grande distance ne veut pas dire seulement que, en tant qu'habitant d'un pays à la population dense, il est habitué à des distances plus courtes et que des distances plus grandes soient hors de portée de son imagination. Cela signifie que l'organisation de l'appareil de distribution, de l'enseignement, tout le rythme de la vie lui-même est basé sur cette norme de distance. Elle fait partie de la culture; 1 km. aux Pays-Bas est autre chose qu'en Suède ou en Amérique. Du moment que la direction souhaitait créer une région rurale devant s'harmoniser à la culture néerlandaise, il fallait réellement tenir compte de ce résultat.

Les planificateurs se sont préoccupés pendant plusieurs années de trouver une bonne solution à ce problème.

En 1948, c'est-à-dire alors qu'une partie du plan était en cours d'exécution, on arriva à une décision définitive: on construirait dix villages. Considéré à la lumière des prévisions démographiques alors valables, qui escomptaient une population s'élevant à 50 000 âmes, soit environ 1 habitant à l'hectare, cela était un chiffre très raisonnable. La localité principale, Emmeloord, aurait 10 000 habitants, les villages avec une région avoisinante de 4000 ha. environ, chacun 1000 à 2000 personnes dans leur centre et 2000 à 3000 dans leurs environs. Dans ce plan, les distances séparant la périphérie du centre restaient il est vrai presque partout au-dessous de la limite de 5 km. L'ensemble du plan en souffrit quelque peu, parce que les routes radiales ne conduisaient plus toutes directement à un village. Cependant, dans l'ensemble, les résultats étaient très acceptables pour l'époque. Pour un certain nombre de villages, les plans furent établis par des architectes au service de la direction, pour les autres, leur rédaction fut confiée à des particuliers. De cette manière, on put constater à quel point les conceptions des urbanistes peuvent être différentes. Bien que les principes de base des villages du Wieringermeer (suivant les conditions imposées par la direction) se retrouvent dans tous les villages, à savoir un «brink» ou large rue d'où débouchent de chaque côté des rues bordées d'habitations, l'exécution individuelle est cependant très différente. Certains villages possèdent un centre assez compact où les bâtiments publics sont concentrés, dans d'autres on constate une répartition spatiale beaucoup plus étendue de ces bâtiments. Dans certains villages, la route principale traverse le centre, dans d'autres, elle le contourne. Nous ne pouvons dire ici davantage au sujet de ces villages. En outre, cela n'est pas nécessaire, car nous les verrons plus en détail ultérieurement. Citons en passant le village de Nagele, car celui-ci est très différent du plan habituel. Il a été dessiné par un groupe d'architectes auxquels l'occasion fut donnée de réaliser certaines idées considérées par eux comme idéales. Cependant, en raison de modifications jugées

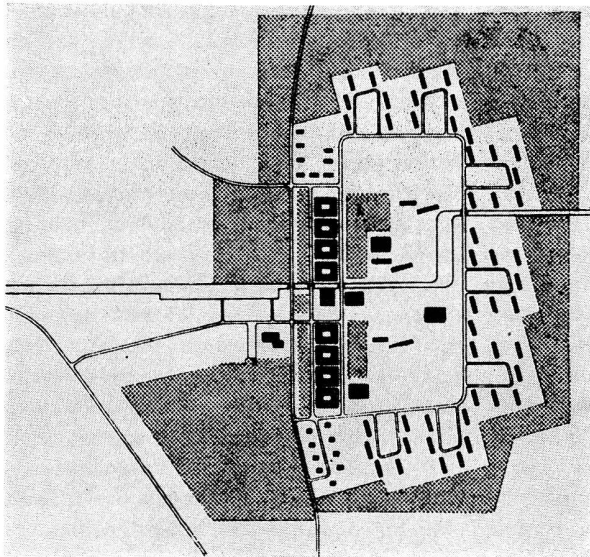


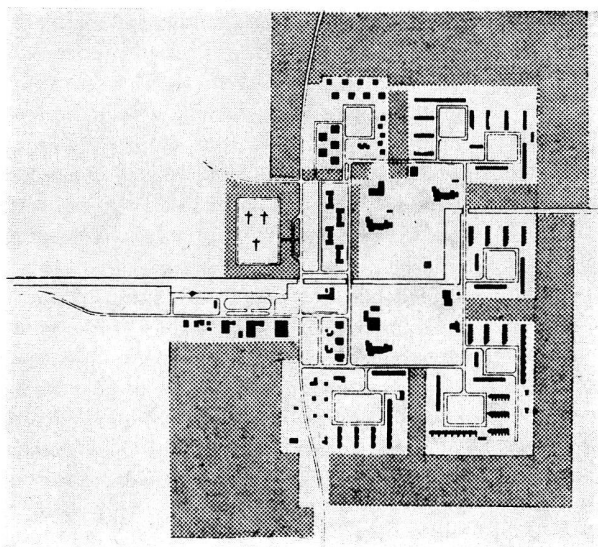
Fig. 13. Plan original du village de Nagele.

nécessaires, on ne put réaliser entièrement les buts que l'on s'était proposés (fig. 13 et 14). Les demeures construites en bandes, groupées en compartiments, sont implantées de manière à faire toutes face à un champ central rectangulaire dans lequel trouvent place les bâtiments publics. Les bâtiments de ce village ont une allure plus moderne qu'il n'est d'usage dans la région poldérienne.

Quant à Emmeloord, par son ampleur et ses fonctions tout à fait différentes elle possède un autre caractère que les villages.

Il nous reste encore à exprimer une remarque au sujet des fermes. Comme dans le Wieringermeer, celles-ci ont été construites par la direction. Plusieurs types standard furent établis, qui présentaient une particularité nouvelle, à savoir que les hangars des grandes exploitations furent exécutés en construction préfabriquée en raison de la pénurie d'ouvriers qualifiés du bâtiment et de l'augmentation croissante des salaires.

Fig. 14. Plan d'exécution du village de Nagele.



Après cette esquisse du plan et de ses différentes parties, voici une courte description de son exécution.

On sut, cette fois-ci, éviter les difficultés administratives rencontrées dans le Wieringermeer, en instituant très tôt un organisme public. La planification, l'exécution, l'administration et la gestion furent concentrées dans les mêmes mains, ce qui contribua beaucoup à une bonne coordination des travaux. Quelques exemples le démontreront.

Au cours des premières années suivant l'assèchement qui, comme nous l'avons dit, eu lieu en 1942, la guerre empêcha de travailler normalement. Les travaux furent certes continués, car l'occupant allemand était naturellement très intéressé par une élévation de la production alimentaire, mais la pénurie de toutes sortes de matériaux était très gênante. Néanmoins, en 1947, soit deux ans après la fin des hostilités, la première attribution des fermes put avoir lieu.

Nous devons nous arrêter à cette première répartition et à celles qui l'ont suivie, parce qu'elles expriment une modification des buts poursuivis lors de l'assèchement. Il est vrai que les fermiers furent sélectionnés de la même façon que pour le Wieringermeer, mais les buts ne consistaient plus seulement à peupler la région avec de bons cultivateurs. Les polders du lac Yssel furent désormais utilisés comme moyen d'apporter une solution à toutes sortes de problèmes constatés sur les terres anciennes. A côté des pionniers (fils de cultivateurs qui, au service de la direction, avaient pris part au défrichement), nous voyons apparaître d'autres groupes avec droit de priorité: victimes des expansions urbaines, agriculteurs ne pouvant plus exercer leur profession par suite de l'expiration de leur contrat de fermage, agriculteurs qui, en échange d'une exploitation située dans les polders, avaient mis leurs anciennes exploitations à la disposition des autorités pour permettre l'exécution de mesures d'amélioration de structure dans les régions en développement (remembrement). Une petite partie seulement des fermiers put encore être choisie par la direction dans le groupe des candidats ne possédant pas de droits prioritaires. L'époque pendant laquelle la direction avait pu travailler relativement librement, pendant laquelle on pouvait considérer la création d'un polder comme une chose indépendante, comme l'œuvre d'un groupe fermé de spécialistes, était passée. De plus en plus, des groupes politiques et autres allaient s'y intéresser et essayer de faire prévaloir leur influence. Bien que cela n'ait pas été de nature à faciliter les choses, il fallait d'autre part considérer comme un avantage le fait que les polders du lac Yssel fussent de plus en plus considérés comme un objet d'intérêt national.

Revenons maintenant sur le processus de développement du projet. Lorsque, après la guerre, l'approvisionnement en matériaux redevint à peu près normal, le rythme fut repris rapidement: le défrichement qui avait débuté sur l'ancienne côte fit continuellement des progrès en direction de l'ouest, l'exploitation temporaire par l'Etat suivit immédiatement et quelques années plus tard vint la répartition. Chaque année, cent cinquante exploitations environ purent être distribuées. Simultanément, on procéda à la construction d'un certain nombre de logis pour les travailleurs agricoles et approvisionneurs, et cela

revient à dire que, pratiquement, chaque année un nouveau village fut fondé. La direction assura à cet effet la construction de quelques magasins, afin que la vie normale pût prendre son cours le plus rapidement possible. Etant donné que la direction avait la gérance des terrains appartenant à l'Etat et qu'elle travaillait en étroite collaboration avec l'Organisme public, il fut possible, grâce à l'octroi ou au refus d'autorisations de construire et de s'établir, d'orienter le développement des villages dans la direction considérée souhaitable. La localité principale exerça réellement les fonctions qui lui avaient été dévolues parce que la direction refusa aux commerces et aux institutions ayant un caractère autre que purement local l'autorisation de s'établir dans les villages fondés avant la localité principale elle-même. Cela provoqua bien quelques frottements avec les colons qui voyaient leurs intérêts immédiats menacés, mais en fin de compte cette mesure se révéla avoir un effet favorable.

Il fut moins agréable de constater, après un certain nombre d'années, que le développement de la population ne se faisait pas conformément aux prévisions. La mécanisation et la rationalisation de l'agriculture, de même que dans d'autres branches, se fit si rapidement et la productivité augmenta en conséquence tellement que le nombre des emplois demeura inférieur aux estimations et, en conséquence, celui des habitants des villages également. Au début, on pensait devoir attribuer cette stagnation à une croissance un peu lente, mais des enquêtes firent ressortir que, quelques années après la fondation d'un village, il ne fallait plus s'attendre à un développement de quelque importance. Certains villages se développèrent bien, englobant 1200 habitants dans leur centre au bout d'un certain temps, et près de 3000 si l'on comptait également la région avoisinante. La plupart, et surtout les derniers en date, c'est-à-dire à l'ouest du polder, ne dépassèrent pas 400 à 800 âmes, et 1500 à 2000 en comptant la région les avoisinant. Seule, la localité principale se développa plus vite qu'on ne s'y attendait.

Les derniers chiffres cités, si on les compare à ceux que l'on trouve dans les villages de l'ancien pays, ne sont certainement pas tellement faibles. A première vue, il semble donc qu'il n'y ait là rien de grave. Mais si l'on sait que les petits villages agricoles situés sur les terres anciennes sont en cours d'extinction, que le nombre d'habitants de beaucoup d'entre eux diminue, il devient alors évident que de si petits villages dans les nouvelles régions ne peuvent être considérés comme un profit.

Après la seconde guerre mondiale, les campagnes néerlandaises se trouvaient dans un processus d'évolution (processus qui s'est manifesté auparavant ailleurs, par exemple au Danemark et aux USA); nous ne pouvons en indiquer les conséquences que brièvement. Ce processus est généralement désigné sous le nom d'urbanisation. Il est peut-être préférable de parler d'une «modernisation prenant la société urbaine pour modèle». Il découle de l'ouverture des sociétés autrefois relativement fermées des villages, de prises de contacts beaucoup plus vastes et spécialisées, d'une prospérité croissante, d'une accélération et d'une intensification des transports et moyens de communication. Il s'ensuit que l'habitant des campagnes exige un niveau de vie plus élevé, et souhaite des équipements plus nombreux et meilleurs. Une consé-

quence nouvelle de cet état de choses est la spécialisation et la professionnalisation des services. Tous ces changements ne peuvent se réaliser dans le cadre étroit d'un village et c'est pourquoi on s'oriente vers des unités plus vastes. Cette évolution est favorable aux villes et aux centres régionaux et défavorable aux villages qui avaient déjà à souffrir de la diminution des emplois en agriculture. Si cela occasionne de grandes difficultés sur les terres anciennes et a conduit au dépérissement des petits villages, il va de soi que tel doit être encore davantage le cas dans les nouveaux polders où, en raison de la sélection exercée, est établie une population aux idées et aux manières d'agir extrêmement modernes.

Des enquêtes ont démontré que ce sont surtout les fermiers les plus importants qui ont tendance à se diriger vers les centres régionaux; ils possèdent presque tous une auto et se préoccupent par conséquent des distances moins qu'auparavant; mais on constate cette évolution également dans les autres groupes de population, bien que dans une mesure moins grande. Il faut encore ajouter à ce qui précède que, comme nous l'avons déjà dit, l'hétérogénéité des villages a encore compliqué la structure sociale et par conséquent les équipements. Les villages ne peuvent donc subvenir aux besoins constatés s'ils n'ont pas une ampleur assez vaste. S'ils ne la possèdent pas, ils menacent de sombrer dans une spirale de viabilité décroissante. Tel est le cas dans le Noordoostpolder. Il sera difficile de trouver à ce problème une solution satisfaisante. En fait, la seule solution véritable ne peut être trouvée que dans un agrandissement des villages grâce à une implantation de population non agricole. Mais cela ne sera pas facile à réaliser.

Ce dernier point nous conduit à un autre problème que nous devons mentionner ici. Une région agricole comme celle dont nous parlons produit, à la longue, un surplus de main-d'œuvre. Ce surplus menace de devenir très fort dans le Noordoostpolder, comme nous l'apprennent les données démographiques.

Le niveau des naissances est très élevé dans cette région, sensiblement plus que la moyenne des Pays-Bas, qui occupe déjà une place spéciale en Europe. Cela est explicable en partie par la composition confessionnelle de la population: il s'y trouve une forte représentation des groupes religieux ayant toujours eu des familles nombreuses, mais cela n'explique pas tout. Il est possible que cela découle d'un certain optimisme, caractéristique des colons; peut-être aussi la forte concentration de jeunes familles qui en quelque sorte, se stimulent mutuellement, constitue-t-elle un facteur. De plus, lorsque les colons arrivent, ils sont jeunes (entre 25 et 35 ans) et viennent de se marier. Telle est la cause de la curieuse pyramide des âges qui est également si caractéristique des nouveaux quartiers urbains: un surplus de jeunes enfants, une insuffisance de jeunes plus âgés, un grand nombre de ménages des âges mentionnés et une absence presque totale de vieillards. Cette formation inévitable de la pyramide des âges est un casse-tête pour le planificateur. Il faut tenir compte d'une époque où les écoles seront surpeuplées, suivie d'une époque où il y aura pléthore de main-d'œuvre et où, brusquement, l'assistance aux vieillards exigera excessivement d'attention.

Il va de soi que, à ce point de vue, la migration peut appor-

ter un certain allégement et ramener la pyramide des âges à des proportions plus normales. Mais une solution complète ne peut être trouvée. Si l'on ne veut pas qu'une telle région agricole devienne une région affligée d'un chômage chronique, il faut disposer d'emplois non agricoles et dans la plupart des cas, cela veut dire qu'il faut s'efforcer d'y installer des industries.

Le courant est actuellement assez favorable à cela. En premier lieu, les Pays-Bas s'industrialisent rapidement et avec succès; en second lieu, les autorités s'efforcent, pour diverses raisons (nous y reviendrons), de répartir l'industrie sur l'ensemble du pays et de contrarier la tendance à la concentration excessive des industries à l'ouest du pays. La dispersion de l'industrie ne signifie toutefois pas que chaque «tache» figurant sur la carte sera servie de la même façon. La dispersion n'a de chance de succès que si elle a lieu sous forme de concentrations régionales dans des centres de quelque importance où se trouve un appareil d'approvisionnement raisonnablement développé ou, en tout cas, susceptible de se développer. En ce qui concerne le Noordoostpolder cela signifie que, seule, la localité principale d'Emmeloord entre en ligne de compte pour cette implantation industrielle. On s'efforce aussi véritablement d'atteindre ce but. En conséquence, les villages ne peuvent se développer que si des «navetteurs» viennent s'y installer et on s'interroge encore sur la question de savoir si l'on pourra inciter les personnes employées à Emmeloord à s'installer dans les villages. Dans une époque de pénurie de logements telle qu'elle existe actuellement aux Pays-Bas, cela ne posera aucune difficulté, mais on peut difficilement imaginer ce qui se passera plus tard.

Si nous laissons maintenant ce problème tel qu'il est, nous terminerons cette description évaluative en citant encore un problème, à savoir l'emplacement des logis des travailleurs agricoles.

Il est apparu que les rapports ouvriers dans l'agriculture ont tellement changé qu'ils ressemblent beaucoup plus à ceux que l'on trouve dans l'industrie, et que le travailleur

agricole trouve désagréable de loger près de la ferme. Il éprouve un sentiment de manque de liberté à vivre constamment si près de son employeur. Les rapports patriarcaux ont fait place à une attitude moderne et objective. En habitant au village, au milieu de collègues, on se sent libre et à sa place. On ne souhaite entretenir de contacts avec le fermier que pendant les heures de travail fixes. En outre, la grande distance séparant du village est plus gênante pour la femme et les enfants qu'elle ne l'est pour l'homme qui utilise plus facilement un moyen de transport motorisé. Pour cette raison également, il est plus agréable d'habiter au village. On y a aussi davantage de contacts sociaux, etc. On craint que, à la longue, il soit difficile de trouver des habitants pour le grand nombre de logis construits, comme nous l'avons dit, en dehors des centres à proximité des fermes.

Abstraction faite de ces problèmes, on pouvait cependant, en 1960, considérer avec satisfaction le polder entièrement réparti. L'agriculture y était parvenue à un état relativement prospère. Il en était résulté un appareil commercial bien outillé, concentré surtout dans la localité principale. Les instituts bancaires y étaient bien représentés. Les organisations paysannes y avaient créé une série d'institutions, d'entreprises coopératives de tout genre, permettant une gestion moderne des exploitations. Les entreprises commerciales étaient florissantes. La vie culturelle était dans le même cas et pouvait, entre autres, faire usage d'un bon théâtre. Il est intéressant de constater que presque tout cela résulte de l'initiative de la population elle-même.

En 1962 la commune fut constituée et on installa une réception fiscale pour la gestion des domaines de l'Etat. La nouvelle commune a été provisoirement rattachée à une province limitrophe en attendant qu'une décision soit prise sur la création éventuelle d'une nouvelle province qui réunirait tous les polders méridionaux. La direction pouvait se retirer et se consacrer entièrement aux travaux du troisième polder, en cours depuis quelque temps déjà.